

La fois où...

j'ai cédé  
le passage à  
un éléphant

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et  
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La fois où j'ai cédé le passage à un éléphant / Amélie Dubois  
Nom : Dubois, Amélie, auteure  
Identifiants : Canadiana 20230062601 | ISBN 9782897838508  
Classification : LCC PS8607.U2197 F636 2023 | CDD C843/.6--dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Niloufer Wadia

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition  
LES ÉDITEURS RÉUNIS  
lesediteursreunis.com

Distribution nationale  
PROLOGUE  
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada

**AMÉLIE DUBOIS**

La fois où...

j'ai cédé  
le passage à  
un éléphant



LES ÉDITEURS RÉUNIS

## De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

*Ce qui se passe au camping reste au camping!*, 2022  
*La fois où... les tortues m'ont appris à respirer*, 2020  
*Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas!*, 2019  
*Le gazon... plus vert de l'autre côté de la clôture?*, 2018  
*La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes*, 2016  
*Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!*, 2015  
*Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?*, 2014  
*Ce qui se passe au congrès reste au congrès!*, 2013  
*Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!*, 2012  
*Oui, je le veux... et vite!*, 2012, 2022

### *Chick Lit*

1. *La consœur qui boit le champagne*, 2011, 2020
2. *Une consœur à la mer!*, 2011, 2020
3. *104, avenue de la Consœur*, 2011, 2020
4. *Vie de couple à saveur d'Orient*, 2012, 2021
5. *Soleil, nuages et autres cadeaux du ciel*, 2013, 2021
6. *S'aimer à l'européenne*, 2014, 2021

### *Jeunesse*

*Mali et le raton poltron*, 2022  
*Mali et le caribou marabout*, 2021  
*Mali et la tortue toute nue*, 2020



Amélie-Dubois



amelieduboisauteure



ameliedubois.net

*En l'honneur des relations qui nous  
bouleversent en nous élevant plus haut  
ou en nous jetant plus bas ; à celles qui  
nous allument, nous éteignent ou nous  
guérissent. En se souvenant qu'être en  
relation avec les autres exige d'abord  
d'assumer sa propre incompetence à  
le faire.*

*À Jean-François*



Il paraît que l'amour est partout. Que tout est amour. L'amour nous entoure, nous porte, nous berce, flotte dans notre cœur. Il paraît que nous sommes pur amour dès notre naissance. Un état d'être se traduisant par un sentiment de tendresse et d'empathie, ou par un grand bien-être intérieur que nous éprouvons en compagnie de quelqu'un, d'un animal ou d'une chose que nous apprécions. L'amour est positif, apaisant, doux et il nous procure de la sécurité et du réconfort. Il paraît que de ressentir de l'amour à l'égard de n'importe quelle personne ou situation qui nous contrarie, rend tout moins pire. Qu'il se peut même que tout s'améliore comme par enchantement. Pouf! On dit que l'amour est magique, qu'il se multiplie, se décuple et que ce serait la plus belle chose qui soit. On dit aussi que la vie est une expérience d'équilibre entre l'amour de soi et l'amour des autres; impossible d'y échapper, mais le ratio peut être variable selon d'où nous venons et qui nous sommes. Il paraît...

Mais pourquoi, la plupart du temps, l'amour est-il à géométrie variable autant face à nous-mêmes que face aux êtres humains qui nous entourent? Pourquoi dans nos relations les plus significatives y a-t-il toujours une part d'inconfort, de souffrance et de non-dits, tel un éléphant dans la pièce et que tout le monde ignore sans rien dire? En quoi est-ce si compliqué de juste s'aimer les uns les autres, sans tempête?





## Prologue

M<sup>me</sup> Beaudry allume sa cigarette avant même que la grande porte battante du centre de jour en soins palliatifs se soit refermée derrière nous. Elle aspire en trois secondes et quart deux bouffées qui semblent nécessaires à sa survie avant de laisser s'échapper un nuage de fumée ne portant qu'un message flou (du genre « les zèbres jouent tous de la flûte à bec les mardis »). Même si j'en grille une à l'occasion, je trouve malgré tout que la cigarette sent mauvais. Un truc paradoxal du genre : ça me divertit de voir des gens se régaler en mangeant des huîtres même si ça m'écoeure tellement. De la morve au citron. Personne n'aime ça pour de vrai ; tout le monde fait semblant pour le show.

Come on.

Tout un numéro, cette M<sup>me</sup> Beaudry. Un petit bout de femme fin soixantaine, de pas plus de cinq pommes, au doux visage rondouillard et aux yeux gris en amande auréolés de sillons rieurs, tels ceux des gens ayant dû apprivoiser les grands froids du Nord dans le plaisir. Un vrai moulin à paroles. Comme si elle courait un méga sprint devant le silence pour l'empêcher d'atteindre la ligne d'arrivée avant elle et se proclamer vainqueur. Elle vient au centre de jour depuis à peine un mois, donc je la connais peu. C'est la première fois que je la rencontre dans le contexte de mon service d'écriture publique pour les gens en fin de vie. Je me demande si c'est simplement une réaction au fait qu'on est étrangères, ce réflexe d'hyperverbalisation, ou si elle est toujours placoteuse comme ça. Jacasser ainsi de la pluie et du beau temps masque souvent une certaine appréhension face au fait de devoir se livrer plus personnellement.

## La fois où...

Quand je rencontre les gens malades afin d'écrire des messages ou des lettres pour leurs proches en prévision de leur décès, je me demande chaque fois ce qu'ils ont fait avant que la mort frappe à leur porte. Qui étaient-ils avant la maladie, durant leur vie active? Je les imagine heureux, à une fête d'enfant, reprenant un deuxième cupcake dans un cabaret à l'effigie de la Pat'Patrouille, un sourire crémeux-satisfait au visage de voir le petit heureux, bien qu'étourdi par tant de cadeaux. Je les vois amoureux et frémissants, dans un parc, au crépuscule, les yeux fermés, embrassant avec grande passion une personne dont je ne perçois que l'arrière de tête chevelu. Je me les représente ensuite dansant sur la chanson *Au bout de mes rêves*, de Jean-Jacques Goldman, à la maison, en cuisine, saupoudrant d'une pincée de cassonade un osso buco fumant (alerte ingrédient secret de ma mère).

Sinon, quoi? Se sont-ils battus bec et ongles pour survivre ou ont-ils abdiqué devant l'ombre trop imposante de la fatalité?

— J'ai le cancer du poumon, vierge, c'est pas vrai que je vais arrêter de fumer en plus! Croûte de bouc, lâchez-moi! Trop tard, c'est trop tard. Exactement comme en 1977, quand le plus vieux des fils à Bidou Raymond, le propriétaire de la cour à scrap avant le chemin des Étourneaux, était venu chez nous pour me dire qu'il m'aimait. Eille, une semaine avant mon mariage... euh... trop tard, mon ti-pit, ma bague est quasiment déjà dans une cuillère su'l bord de l'évier pendant que je fais la vaisselle.

Elle marque une pause avant d'ajouter :

— Avoir su que je me ferais divorcer dix ans après pour une autre, j'y aurais pensé deux fois!

## J'ai cédé le passage à un éléphant

Elle éclate de rire en même temps qu'elle souffle sa fumée, ce qui provoque un genre de nuage gris trop pressé de sortir sur une trame de fond de scie à chaîne qui tente de démarrer. Étouffée noir. Le petit foulard bleu sur sa tête sans aucune couette qui dépasse présage qu'elle n'a probablement plus de cheveux du tout. Elle attrape un mouchoir de poche fait du même tissu que son couvre-chef et crache dedans avant de le replier en prenant bien soin que je n'en voie pas l'intérieur.

— J'ai officiellement laissé mon bébé à ma voisine, Lisette, même s'il me restait juste lui. Faque là, il me reste juste pus personne pantoute.

— Je comprends. C'est pas facile, ça, han, on les aime donc, nos petites bêtes. Un chien ou un chat ?

Un homme qui se trouve dans la cour clôturée d'une aile adjacente de l'hôpital se met à crier comme un perdu, un sac réutilisable sous le bras.

— Pain à vendre ! Pain à vendre ! Mais la garde-malade a pissé dessus !

— Han ? Il dit que l'infirmière a pissé sur le pain qui vend ! ? Je me demande laquelle, j'en connais pas mal, sont pas toutes fines, j'te jure, m'informe M<sup>me</sup> Beaudry.

— C'est la cour du milieu de vie des gens avec une dégénérescence cognitive, l'unité prothétique, qu'on l'appelle, pour l'Alzheimer, en fait. Je pense pas qu'il vend du pain pour vrai.

— Eh mon doux-doux, l'unité prophétique. Moi, ça va mal, mon affaire, avec mon cancer en phase terminale, mais eux autres aussi ça va mal en s'il vous plaît, avec leur pas-de-tête.

## La fois où...

Bon. Là, techniquement, M<sup>me</sup> Beaudry vient d'insulter grave et assez gratuitement merci le vieillard malade qui vend du pain à l'urine. Pauvre femme... il lui reste juste quelques mois – voire quelques semaines – à vivre. Je conclus donc qu'elle a bien le droit de le traiter comme elle veut: d'innocent, de poule pas de tête, de gnochon, de gnocchi. Je ne m'en mêle pas, gérez-vous. Ce n'est clairement pas dans mon mandat de bénévole d'inculquer des notions de savoir-vivre à des gens qui ont presque déjà les deux pieds dans le cercueil. Faites-vous un combat de baguettes françaises dans le jello si ça vous chante, ça m'est égal.

Je peux même compter les points si vous voulez.

Une infirmière arrive dehors alors que le pseudo-boulangier l'accuse une fois de plus d'avoir commis l'irréparable sur ses miches avant de partir à courir en balançant son sac vide à tout vent. Suivant avec attention l'épopée rock qui se déroule sous nos yeux, M<sup>me</sup> Beaudry me rassure :

— Regarde, il vendait même pas de pain pour vrai, son sac est vide. Maudit menteur, en plus de crier...

Fin du dossier Première Moisson.

Elle marque une pause avant de poursuivre :

— En tout cas, je me demande ce que mon bébé fait quand ils font l'amour...

Ah là, vous voyez, elle vient de me perdre sur le quai des brumes un jour de smog. Qui fait l'amour avec qui? Toujours bien pas l'infirmière pis le wannabe boulangier?

## J'ai cédé le passage à un éléphant

— Lisette a me dit que Gilles veut faire l'amour deux fois par jour. Le midi avant sa sieste, pis le soir après son bain. Il a quatre-vingt-deux ans, tsé, à un moment donné... Pauvre elle, de quoi avoir la ploune desséchée.

Analyse cognitive de l'information: Gilles, le chien, deux fois par jour... la ploune à Lisette. Misère. Too much de tout. « Restons-en à l'écoute », que je négocie avec les réflexes d'intervention de ma psy intérieure. Pratiquons tous ensemble cette bonne vieille technique d'écoute active. Ç'a fait ses preuves, depuis le temps: hochement de tête, étirement des lèvres, léger « huum » en alternance avec un « je comprends » bien senti de temps à autre pour avoir l'air de prendre part à la conversation.

— Lisette, a me dit que dans sa famille, celle à Gilles, là, ils faisaient l'amour tout le temps. C'est pour ça qu'y est de même.

Gilles et sa famille faisaient quoi au juste? Sa famille comme dans ses parents, ses frères, ses sœurs et lui? On n'est pas bien, là. Personne n'est bien. Ma psy intérieure vient de claquer la porte. « Trop lourd et ambigu comme dossier à gérer. C'est au-delà de mes compétences, pis j'suis plus membre de l'Ordre anyway, faque bye! »

— Ben, sa famille comme dans sa femme pis ses enfants à lui, là. Eux sont rendus grands asteure pis sa femme est morte en 2014, début novembre, au Walmart; une trachéotomie au stylo qui a mal viré drette devant le présentoir de restants de stock d'Halloween en spécial.

Sacrifice.

En ce moment, j'hésite beaucoup entre m'imaginer un stylo BIC transperçant la carotide d'une pauvre cliente à la

## La fois où...

permanente mauve étendue sur le plancher devant un présentoir de masques de *Evil Clown* ou revenir à Gilles qui s'envoie finalement en l'air avec sa famille nucléaire immédiate après un savoureux déjeuner de crêpes aux myrtilles (crème chantilly en option). Deux fois par jour. Allons-y! Allonzo!

— Croûte de bouc, deux fois par jour..., fait à nouveau la dame, qui lit dans mes pensées en adoptant un air découragé par la vie s'arrimant parfaitement au mien. En plus, c'que je te dis, c'est très vrai. Lisette, a me dit qu'est chèche de la ploune depuis que son diabète a empiré. Ça fissure souvent, qu'a dit.

Bon. La chéchitude vulvaire de l'autre, prise deux. J'ai le goût de prendre cette information-là et de la pitcher dans le prochain bus qui passe en direction de Vancouver. Bye vers les Rocheuses. « Oublie pas de passer par Okanagan Valley, les cerises sont top pis le vin est ben bon. »

— OK ouin... ça... ouin..., que je commente sans trop de chair autour de l'os de l'empathie, jugeant que ça fait le tour en ce qui concerne mon opinion à propos de l'hygiène féminine de cette Lisette.

— Je m'ennuie d'elle aussi parce qu'on se voit pus depuis qu'est avec Gilles...

La travailleuse sociale du groupe vient nous rejoindre dehors :

— Quand vous allez rentrer, on va être prêts à commencer l'atelier sur le lâcher-prise. Madame Beaudry, avez-vous expliqué à Mali ce que vous aimeriez qu'elle écrive pour vous ?

## J'ai cédé le passage à un éléphant

— On a pas eu le temps, on jasait de plein d'autres affaires, que je fais en laissant malgré moi aller un petit sourire narquois suggérant le pire à ma collègue.

M<sup>me</sup> Beaudry éteint sa deuxième cigarette dans le cendrier, celle qu'elle avait allumée avec la première.

— Ouin, je me demande vraiment ce que ma petite chienne Pitchounette fait quand ils font l'amour... mais je pense que c'est pas ça que je veux que t'écrives pour moi à Lisette. Je veux surtout savoir pourquoi on se parle presque pus, elle pis moi... pis je veux aussi y dire que je la trouve chanceuse en croûte de bouc d'avoir un chum à qui parler... moi, j'suis juste tu seule pis c'est toute...

— Venez, on va aller jaser de ça, madame Beaudry. On va lui écrire quelque chose de beau, à votre amie Lisette...

## Sri Lanka

### Un karma fort humide, scène 4

Il me fixe droit dans les yeux. Je fais de même. Ses paupières restent ouvertes sans cligner au point où je perçois sa pupille qui semble se dilater et se rétracter au rythme de sa respiration. Le ciel s'obscurcit de façon inquiétante alors que la houle de la mer nous secoue toujours. J'ai de plus en plus froid; j' imagine que lui aussi. Je reste silencieuse, cramponnée à ce silence. Il n'y a rien à dire de toute façon. Au point où on en est, ainsi engagés à mi-chemin dans le couloir de la mort, à quoi bon s'enliser dans l'abysse aussi creux que réconfortant du small talk de salon de coiffure. Ce silence est salutaire, un peu comme si on avait besoin de davantage d'espace dans ces

## La fois où...

flots trop vastes. Ces flots qui frémissent pour nous avertir que nous serons avalés sous peu. Une simple question de temps. Il me faut dès lors chercher assez profondément à l'intérieur de moi un moyen de définir ce silence comme neutre plutôt que de le voir comme un présage funeste. Le considérer comme un exemple de contrôle, et non comme un cédez-le-passage à la panique. Surtout avec les deux autres qui crient comme des perdus derrière. L'attitude que nous adoptons face aux événements à haut risque en dit long sur le possible dénouement de la situation. Or, le possible dénouement de la situation est le seul à en savoir long à propos de nos chances de survie.

Son visage tourné vers le large, il me dit :

— On va-tu mourir, Mali ?

Je prends mon air le plus persuadé de la planète du monde entier :

— Ben non... j'te le promets.

L'affaire, c'est que, dans la vie, je ne crois pas aux promesses.

## Sri Lanka

### La transcendance du désenchantement, scène 1 (quatre jours plus tôt)

Je marche d'un pas rapide. En beau criss. On s'est encore pognés pour une maudite niaiserie. Sérieux, c'est gênant à quel point on se pogne toujours pour des conneries. C'est rendu que j'ai honte d'expliquer l'origine du conflit à mes proches quand on se chicane, faque je dis juste : « Encore des n'importe quoi de



## J'ai cédé le passage à un éléphant

rien du tout.» Pour nous deux, le choix d'un brocoli à l'épicerie peut dégénérer en troisième guerre mondiale, facile à part de ça.

**Scénario, mise en situation – fait vécu**

**INT. ÉPICERIE – JOUR**

Sur une chanson de Pierre Bertrand parlant de soleil, de légèreté et d'avoir envie de sa vie, un couple fait son marché pour le week-end. L'ambiance est détendue et propice à l'harmonie.

**ELLE**

(en embrassant son conjoint sur une joue)  
Je vais prendre les tomates ; toi, prends  
le brocoli.

**LUI**

Oui, chef !

Chacun se dirige vers la section adéquate pour remplir sa mission.

**ELLE**

(de retour au panier, en voyant ce que son  
conjoint tient dans sa main)  
Ah non, pas une couronne.

**LUI**

T'as dit de choisir le brocoli, c'est ça que  
j'ai fait. C't'un brocoli, ça. Je pense que  
t'es mêlée dans tes fruits et légumes. As-tu  
poché ta maternelle, coudonc ?

Arrêt de la chanson de Bertrand, plus du tout dans le ton avec sa légèreté et sa joie de vivre.

**ELLE**

(lui prenant le brocoli des mains  
pour l'inspecter)  
En couronne, c'est suremballé pis tout le  
temps importé. Ah ouais, tu vois, Mexique.

## La fois où...

Regarde, mes doigts commencent à fondre à travers le plastique tellement y a de produits chimiques là-dessus, pis je m'étouffe en respirant tous les GES de son transport jusqu'ici.

**LUI**

(en roulant les yeux, piqué de se faire reprendre)

Bon, on va se mettre à virer fou sur l'environnement pour UN brocoli. T'es tellement woke.

**ELLE**

Woke? Euh, c'est vraiment pas à la mode de critiquer ceux qui se soucient de l'environnement pis de l'achat local. Tu vas quand même pas trouver le moyen de me reprocher ça? C'est quoi, la prochaine étape? Me trouver niaiseuse de donner des denrées non périssables à la guignolée?

**LUI**

(offusqué jusqu'au cuir chevelu)

Non, je pense plus à organiser une manifestation contre Médecins sans frontières, ma gang d'ostis, eux autres! Regarde, fais donc ce que tu veux, je vais aller respirer des gaz à effet de serre pour me calmer pis t'attendre assis à côté de notre char qui tue personnellement des baleines.

**ELLE**

(en le jugeant grave)

Calme-toi, Moby-Dick, là! C'est toujours ben juste un brocoli!

**LUI**

(maintenant fâché jusqu'à la pointe des cheveux)

Non, c'est pas le brocoli, le problème, c'est le fait que je dois toujours faire les

## J'ai cédé le passage à un éléphant

affaires comme TOI tu veux! Que je me fais  
toujours reprendre comme si j'étais un criss  
d'épais!

**ELLE**

(qui baisse le ton, car des gens autour  
les regardent)

Si tu te rends compte que j'ai pris une  
tomate pourrie avec des vers qui sortent de  
partout pour se tortiller dessus, vas-tu me  
le dire? Bon! C'est la même affaire. Tsé, à  
un moment donné, on peut faire un choix plus  
local pis écologique pour genre vingt-cinq  
cents de différence, c'est ça qui est ça, c'est  
pas la fin du monde.

**LUI**

C'est ton petit ton un peu de marde, le  
problème, du genre: «Ayoye, je peux pas  
croire que tu t'abaisses à ça...»

**ELLE**

J'ai zéro un ton de marde pis je te  
traite pas d'épais?! Eille, t'es tellement  
susceptible, là. Je vais toujours ben pas te  
fredonner un alexandrin avec un harpiste en  
background pour te dire que tel brocoli est  
mieux que l'autre!

**LUI**

Ah! Pis laisse donc faire, je vais aller  
t'attendre dans le char pour vrai!

**Fin de la scène**

Un souper qui fut lourd sur l'estomac. C'est ultra gênant à  
raconter dans un souper de la consœurie (mes amies), faque je  
n'en parle juste pas. Alors que les couples normaux se disputent  
à propos de l'éducation des enfants au public ou au privé, de  
l'achat d'une maison à la campagne ou en ville ou encore de la

vente – à un entrepreneur étranger capitaliste – de l'entreprise familiale existant depuis soixante ans et embauchant cent trente-six fidèles employés, nous, on s'obstine pour...

On vit sur deux planètes différentes, on dirait. Je sais que c'est ça le concept du livre *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, mais quand tu le vis et que ça se passe mal, ça fait chier. Lui dirait que je suis rigide et contrôlante comme la direction assistée d'une Lamborghini en série Nascar, et moi, qu'il est susceptible et colérique comme une ado à deux jours de ses premières menstruations alors que son kick vient de frencher sa best devant elle, aux casiers, le jour de sa fête. Ce qu'on a en commun : c'est comme plus fort que nous de réagir. De surréagir tout le temps. Deux vrais enfants. Deux émotifs. Ça explose, ça revole et ça éclabousse les murs, notre affaire. Le fleuve tranquille ne coule pas ici. On est plutôt à deux doigts de démarrer une compagnie de rafting garantissant à notre clientèle de vomir par-dessus bord tellement ça-houlema-poule dans notre quotidien amoureux. Depuis le jour un, on s'aime à danser jusqu'au ciel et on se déteste à s'enterrer vivants six pieds sous terre. Les extrêmes. Des soubresauts du cœur qui, à défaut de me faire sentir en vie, m'épuisent à la longue.

C'est l'âge, sûrement. La fin trentaine.

Vous aurez donc deviné que je suis désormais en couple après des années-lumière de célibat. Eh oui. Une femme inspirante surnommée Mariposa, que j'ai rencontrée dans une retraite de yoga durant laquelle des tortues m'ont appris à respirer, m'avait suggéré de rédiger une liste de ce que je cherchais dans une relation. Un truc détaillé et investi, là, pas des caractéristiques superficielles et vides de sens, du genre un

## J'ai cédé le passage à un éléphant

homme grand, gentil, aux cheveux brun foncé, mais bien des qualités de cœur et d'âme importantes pour moi à retrouver chez celui qui allait partager ma vie. Pour attirer l'Univers, certes, mais aussi pour ne pas oublier l'essentiel à mes yeux en ce qui a trait à mes valeurs.

De retour de cette retraite et me sentant prête à rencontrer quelqu'un, je me suis remise sur le marché, ou plutôt, la consœur m'a remise de force sur le marché le lendemain de ma fête alors que j'étais encore un peu alcoolisée de la veille, donc clairement inapte à faire des choix éclairés et sains pour moi. En vérité, la méthode choisie n'était pas consentante.

Tinder... juste d'y penser, j'étais déjà tannée. Juste d'y penser, je recevais déjà des photos indécentes et non sollicitées de bizounes-à-tête-chauve en liberté.

Mon histoire a bien sûr commencé par un premier match...

Ça commence toujours de même, ces affaires-là.

## La fois où j'ai menti à qui venait de loin

À peine un pied dans l'entrée de mon condo à Terrebonne, je répands mes bagages partout au sol comme si mes bras étaient les mâchoires molles de la grue à toutous d'un centre commercial brun. Tout ça parce que mon téléphone a fait ting! Je suis comme en urgence, mais il ne faut pas. Du calmos, les amigos; je le connais pas pantoute, ce gars-là, comme dans que-dalle-sweet-fuck-all-music-hall. Je reviens d'un week-end chez Coriande à Trois-Rivières pour ma fête. Je vous fais le topo de la soirée d'hier avec des mots-clés: alors on danse,